s'il convient au chah de les accréditer.

» En donnant à ce traité, par la ratification royale, une sanction définitive, le gouvernement du roi a l'espoir que les stipulations qu'il contient, en même temps qu'elles attestent les dispositions favorables dont est animé le gouvernement persan, sont de nature à assurer à la France une position utile et convenable dans ces contrées lointaines, et à y développer nos relations commerciales. La persévérante habileté dont M. le comte de Sartiges a fait preuve depuis qu'il réside à Téhéran, a contribué à amener cet heureux résultat, confirmé par l'envoi auprès du roi, d'une ambassade dont l'importance n'échappé à personne en Orient. Le chef de cette mission, Mohammed-Ali-Khan, était d'ailleurs, par l'élévation de son esprit et sa connaissance des affaires de l'Europe, le personnage le mieux placé dans son pays pour atteindre le but que s'est proposé le gouvernement persan.

» La France n'avait fait, jusque dans ces derniers temps, avec la Perse, qu'un commerce indirect et de peu d'importance exclusivement exploité par des Orientaux, qui allaient chercher à Constantinople, et même dans les foires d'Allemagne, quelques-uns de nos produits qu'ils importaient par la voie d'Erzeroum et de Tauris, et en échange desquels les marchandises d'origine persane nous étaient expédiées par Smyrne. Cette situation a tendu depuis quelques années à s'améliorer. L'abandon des anciennes voies de communication a déjà favorisé, dans une proportion semblable, les rapports de l'Europe avec la Perse, rapports qui ne peuvent que prendre un nouvel accroissement par suite de l'établissement des lignes de bateaux à vapeur qui sillonnent la Méditerranée, et que se prolongeront bientôt jusqu'au port de Trébizonde, devenu le principal entrepôt du commerce de la Perse.

» En présence d'un tel état de choses, il importait de nous assurer des garanties pour l'avenir, et, dans ce but, de chercher à convertir les ambassadeurs envoyés par notre mission en Perse avait reçues, à diverses reprises, du cabinet de Téhéran, en stipulations positives et formelles. »

ons la séance de l'Assemblée nationale de France du 22 mai, M. Odilon Barrot a dit que la Russie avait reconnu solennellement la République française. L'*Indépendance belge* du 25 mai annonce que M. Kisseleff avait remis le 23, au président, les lettres de sa cour qui l'accréditent auprès du gouvernement français en qualité de chargé d'affaires.

Avant-hier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale du 6 juin : Kémal bey, fils aîné de Vedjihi pacha, gouverneur d'Angora, est promu au grade de mirimiram.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, S. M. le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Sélimié à Scutari, pour y assister à la prière du midi.

— Les réparations et embellissemens étant terminés au kiosque impérial de H.Idar-Pacha, le Sultan s'y est rendu mercredi dernier pour y passer quelques mois de la belle saison.

Le même jour et sur l'invitation du Sultan, S. A. le Grand-Vézir s'y est également rendu, et a l'honneur de travailler avec S. M.

— Avant-hier jeudi, M. Blondeel Van Cuelebrough, chargé d'affaires de Belgique, dont nous avons annoncé l'arrivée à Constantinople, a fait ses visites aux chefs de mission qui habitent Péra; et hier, il s'est rendu à Thérapia et à Buyukdéré pour faire également ses visites aux chefs de mission qui ont transporté leur résidence d'été dans ces deux villages du Bosphore. M. Blondeel a fait ses visites diplomatiques accompagné de M. le vicomte Eugène de Kerckhove, qui l'a présenté aux chefs de mission.

— Dans ses rapports avec ses ministres, le Sultan n'est préoccupé que de tout ce qui peut améliorer le sort de ses peuples : c'est sa pensée constante, et il la puise dans l'exemple de son illustre ancêtre. Et ce n'est pas seulement par les grandes mesures que ses généreuses intentions se manifestent; sa paternelle sollicitude s'exerce aussi et souvent à l'égard des infortunes privées, et dans les accidens qui atteignent les simples et les bonnes personnes placées dans les conditions les plus humbles. Jamais il n'est fait envain appel à sa haute bienveillance, et l'on peut dire avec raison et justice qu'il n'est pas de souverain plus populaire que lui, plus aimé de ses peuples. Les bons rois font les bons ministres, et il faut convenir que les conseillers actuels de S. M. le Sultan se conforment avec zèle à ses exemples et à ses leçons : tous se recommandent par leur dévouement à la chose publique. A ce propos, il est convenable que nous citions un fait honorable de S. Exc. Suleyman pacha, ministre de la marine.

On sait combien sont grandes et journalières les relations de Scutari avec Constantinople : tous les matins, des milliers d'habitans de ce populeux faubourg s'embarquent sur de grandes machines à vapeur, et le soir, ils viennent en ville; à la fin du jour, ils s'en retournent à leurs demeures sur ces mêmes machines.

Mercredi dernier, le vent souffla toute la journée avec violence. Vers le soir, les bazarkétes chargés d'une foule nombreuse, partirent de l'échelle de l'*Intissah*, pour se rendre à Scutari. Ordinairement ces grandes barques sont menées par 14 rameurs; ce jour-là, elles n'étaient par une vingtaine en raison de l'agitation de la mer. Arrivées à la hauteur de Fondouclé et au milieu du Bosphore, plusieurs de ces mahones toutes pleines de passagers, étaient assaillies par la force du vent, qu'elles se trouvaient exposées aux plus grands dangers. Fort heureusement que le capitan-pacha vint à passer dans ce moment : il vit la détresse de ces barques, et à l'instant donna l'ordre aux nombreuses embarcations des bâtimens de guerre qui se trouvent ancrés dans ces parages, d'aller à leur secours. Le grand-amiral présida lui-même aux mesures à prendre, et les mahones furent ramenées à la rive européenne: la, les embarcations de la flotte aussi que celle du c pitan pacha, furent mises à la disposition des passagers, qui arrivèrent de la sorte à l'échelle de Scutari, pleins de reconnaissance pour S. Exc. Suleyman pacha, qui venait de les secourir, dans ce moment critique, avec le plus grand empressement et une spontanéité digne de tous éloges.

— Mercredi, l'exercice à feu des troupes de la marine a eu lieu sur la place de l'Arsenal, sous le commandement de S. Exc. le Grand-Amiral.

— Depuis que S. Exc. Méhémet pacha est chargé du département de la police, ce haut fonctionnaire y a apporté d'importantes modifications, et le service se fait aujourd'hui mieux dans l'intérêt de la sécurité des habitans de la capitale. Ce ministre, voulant que la surveillance des malfaiteurs s'exerce encore d'une manière plus efficace, vient d'augmenter de 200 hommes le corps des cavass.

— Un de nos correspondans de Valchic nous rend compte des fêtes qui ont été diplomatiques à Vaïna. Fuad éfendi, commissaire de la S. Porte dans les principautés, a donné à Bucharest le 4e juin; sa lettre est datée du 2 de ce mois :

« Hier vendredi, Fuad éfendi a donné un splendide banquet, auquel ont assisté le général en chef de l'armée impériale Duhamel, les généraux en chef des deux armées Omer pacha et Luders, ainsi que les autres généraux, le Caïmacam, les chefs des grands services publics, les principaux fonctionnaires civils et militaires, les Bons du pays et les consuls et agents des puissances étrangères. Cette réunion d'élite, sous le charme des manières nobles et empreintes de la plus aimable distinction du commissaire impérial de la S. Porte, s'est prolongée jusqu'à un heure assez avancée de la nuit. Le premier toast a été porté par le Caïmacam prince Constantin Caniacozène à la conservation des jours précieux et à la prospérité du jeune Sultan Mohammed Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

— S. M. le Sultan vient de donner de nouvelles preuves de sa haute bienveillance et satisfaction à M. le grand Logothète N. d'Aristarchi, en lui faisant cadeau d'une belle maison Bourbouddin, que la Providence vient d'accorder au Sultan : la nouvelle de sa naissance est arrivée à Bucharest le jour du banquet. »

offert. Désormais, on le vit paraître dans la toilette la plus élégante et la plus recherchée. Son joli visage fut bien vite remarqué, et il devint tellement à la mode, que toutes les grandes dames en raffolèrent. Mais il conserva, comme du temps de sa pauvreté, des mœurs austères et douces, et il ne perdit pas son habitude de venir à l'heure accoutumée dans le jardin du Palais-Royal, chercher à Nanette un bouquet; seulement, au lieu de douze sous, il lui payait six livres; mais il n'en était pas plus hardi pour lui adresser un compliment.

Un an s'écoula ainsi. Un autre soir, le comte de la Châtre étant, au Palais-Royal, assis auprès de Nanette, le marquis de Louvois s'approche.

« Mon cher, dit-il au comte, Pierre de Courtenay devient fou; on lui propose Mlle de Craon avec 800,000 livres de rente, et il n'accepte pas. Qu'elle mouche le pique?...

— L'amour.

— L'amour !.... serait-ce pour une de mesdames de France ?

— Je ne le crois pas.

— Dès lors, qui peut-il aimer? Ah! je gage, quelque nymphe du théâtre, une fille de l'opéra.

— Louvois, dit M. de la Châtre, cette supposition est presque une injure, car tu sais combien Courtenay a horreur du vice. Je me trompe fort si celle qu'il aime n'est pas une femme charmante et vertueuse. Pourvu que ce ne soit pas une femme mariée !...

Sur ce propos, Nanette se leva et rentra chez elle. Elle s'enferma de nouveau dans son boudoir, et, le lendemain le prince Pierre reçut un billet ainsi conçu :

« Mon cher cousin, pourquoi vous refuser à épouser Mlle de Craon ?... Vous trouverez dans cette alliance fortune, naissance, illustration. Je vais vous assurer par remise des fonds le capital de la somme annuelle que je vous abandonne. Acceptez aussi pour votre noble fiancée les bijoux que je joins à cet argent.

« Mon cousin, si vous consentez à ce mariage, portez, pendant huit jours à votre habit un œillet, et si vous refusez d'épouser Mlle de Craon, portez une rose. »

Aussitôt Nanette fit vendre, par son homme d'affaires, pour un million de maisons. Elle se trouva encore 300,000 livres de rente. Puis, dans un joli coffret d'ivoire incrusté d'argent, elle enferma le million avec des diamants d'une eau si belle et si pure, que le joaillier de la couronne les estima valoir au moins 400,000 écus. Le tout fut porté chez le prince de Courtenay, et jamais la tendre bouquetière n'éprouva une satisfaction plus douce que lorsqu'elle eut ainsi diminué sa fortune en faveur du noble gentilhomme qu'elle aimait. Pourtant sa nuit fut très-agitée. Elle rêvait parfois voir le prince à ses pieds; puis son imagination alarmée la transportait dans un parterre magnifique où il ne croissait que des œillets, et Pierre en cueillait à pleines mains pour les offrir à une jeune et belle princesse. Aussi, à aucun prix que ce fût, elle n'eût manqué le lendemain de la rent envoi de la rendre au Palais-Royal. Elle arriva pâle, tremblante, à demi-morte de crainte et d'espérance.

Le prince de Courtenay, selon son habitude, était dans le jardin à l'attendre; il n'avait à sa boutonnière ni œillet ni rose. Ses grands yeux noirs, ordinairement pleins de mélancolie, avaient une expression de bonheur que jamais Nanette n'avait remarquée. Il s'approcha de la jolie bouquetière. Celle-ci lui présenta un bouquet dans lequel il n'y avait ni œillet ni rose. Le prince prit le bouquet, l'examina attentivement; un sourire de bonheur erra sur son visage et les cousuit dans son cœur et sa vanité, puis, d'une voix ferme et résolue, il dit assez haut ces paroles :

« Ma belle enfant, voulez-vous bien me faire cadeau d'une rose ?...»

"Nanette prit une belle bouton de rose; mais la joie, l'émotion, les tendres regards du prince, produisirent en elle une telle révolution, qu'elle balbutia, chancela et tomba évanouie. Quand elle revint à elle, il lui sembla qu'elle avait fait un rêve délicieux; elle se retrouva couchée dans son lit, abrité par ses rideaux de satin et de dentelle, et environnée de toute sa famille. Ses yeux cherchèrent en vain celui qui son cœur désirait; et, sans qu'elle eût le temps de demander ce qui lui était arrivé, sa mère et ses sœurs lui racontèrent qu'elle était tombée tout d'un coup, privée de sentiment, dans le jardin du Palais-Royal; que le tumulte et l'effroi avaient été grands; puis, qu'un jeune seigneur, le prince de Courtenay, l'avait prise dans ses bras, déposée dans sa voiture et transportée jusqu'à la rue Plâtrière dans son hôtel.

Ce récit remua doucement le cœur de la jeune fille. Elle osa même demander ce qu'était devenu le bienfaisant seigneur. Sa mère lui répondit qu'il avait attribué l'avis des médecins sur l'accident qui venait d'arriver, et que, tranquillisé par leurs paroles, il était parti en leur recommandant vivement. Au même instant, Marcel entra, annonçant que le valet de chambre du prince venait chercher des nouvelles de la jeune demoiselle. Ce fut une joie extrême pour Nanette, et, comme le cœur satisfait reflète de doux rayons dans le regard et dans la voix, jamais la jolie bouquetière ne fut plus attrayante. Bientôt ses antichambres furent remplies de tous ses adorateurs, qui venaient s'enquérir de sa santé. Nanette se leva, et, pâle, mais rétablie, tendre languissement sur une dormeuse de satin bleu ciel, enveloppée d'un long peignoir de mousseline de l'Inde, doublé de satin rose, les cheveux tombants en boucles sur son cou d'ivoire, elle réalisait la plus adorable nymphe reproduite par le léger pinceau de Watteau. Les compliments et les faderies lui arrivèrent en foule : l'un la comparait à l'étoile de Vénus; l'autre à la fraîche Hébé; et Nanette souriait à tous, avec autant d'abandon qu'un jeune enfant sourit à sa mère. Il est vrai que son cœur et son esprit étaient si loin d'eux, que si quelqu'un n'était qu'un charmant souvenir qui la berçait dans une sainte extase. Quant aux beaux du jour, qui l'entouraient comme un essaim de jeunes papillons, jamais leur vanité ne fut plus satisfaite. Le comte de Lauraguais trouvait que les yeux de Nanette lui avaient presque demandé secours; et un présomptueux petit abbé, qui infectait passablement le musc, lui répéta une cantate que Dorat avait composée depuis longtemps. La belle bouquetière la reconnut parfaitement, mais elle ne fut pas méchante : le bonheur rend si indulgent! Enfin, quand cette foule se fut peu à peu écoulée, et que Nanette se retrouva seule, toutes ses pensées s'envolèrent vers le prince. Pierre refusait de se marier, d'épouser la riche héritière de France !... Quelque sentiment de générosité dont une femme soit capable, Nanette n'en éprouvait pas moins une joie mêlée d'orgueil. Le prince aurait-il deviné son amour?... Oui; mais l'amour d'un prince, n'était la honte, les larmes et les remords! Et Nanette pleurait sur sa beauté, qui ne l'élevait pas jusqu'au noble gentilhomme. Ce soir-là, elle n'alla pas au Palais-Royal et négligea ses fleurs bien-aimées. A dix heures, la femme de chambre favorite de la bouquetière vint la prévenir que le prince de Courtenay était dans le salon et sollicitait l'honneur d'une entrevue. Un geste de consentement fut la seule réponse de Nanette, qui jeta sur ses épaules une manto de satin blanc, coquillée d'Alençon, et qui arriva dans le salon, si émue et si chancelante, qu'elle n'eut pas la force de saluer le prince, et qu'elle tomba presque mourante sur un fauteuil, en se couvrant le visage des deux mains, toute honteuse de sa faiblesse.

Le prince était à ses pieds.

« Ah! mademoiselle, ne tremblez pas ainsi, car vous êtes aussi pure et aussi bonne qu'un ange. Je sais tout ce que vous avez fait pour moi, et mon cœur depuis longtemps vous avait appréciée. Je ne viens point vous rendre vos bienfaits, ce serait faire une injure à votre délicate générosité; mais je viens vous supplier de m'accorder la plus précieuse faveur, celle d'unir votre destinée à la mienne.

— Monsieur le prince, balbutia Nanette, étouffée de l'offre qui lui était faite, on vous a trompé, ne croyez pas !...

— Que je ne croie pas! s'écria le prince de Courtenay...; mais ce serait m'enlever plus que vos vie!... Depuis longtemps, Nanette, votre passion aussi sainte que dévouée. Ne l'avez-vous donc jamais devinée dans la tristesse de mes yeux, qui vous voyaient si belle et si froide pour tous les hommages? Devenez ma femme et ma compagne chérie. Nous quitterons Paris et Versailles, et nous irons bien loin goûter un bonheur éternel. Le voulez-vous, Nanette?»

La pauvre enfant mit la main sur son cœur, en comprima les battemens précipités, et, de l'autre relevant le prince, elle lui dit avec une émotion contenue:

« Monsieur le prince, vous êtes de trop noble maison pour faire une mésalliance, et votre place n'est pas aux pieds d'une simple bouquetière.

— Oh! vous ne m'aimez pas, reprit le beau gentilhomme, que vous trouvez ainsi tant de raison pour combattre votre cœur. Une mésalliance, dites-vous?.. mais la vraie noblesse est en vous, elle pas dans votre sang? Vous êtes supérieure à tout, Nanette: vos rares talents, esprit, beauté, et surtout une bonté inépuisable. Vous avez tant fait pour moi, que j'ai osé croire que le cœur seul vous guidait. Ne me rétudiez pas au désespoir, car je vous aime à en mourir. »

Nanette leva vers lui ses grands yeux bleus humides de larmes, et lui demanda jusqu'au lendemain pour réfléchir à la proposition dont il l'honorait. Le prince partit plein d'espoir et d'amour, espérant le bonheur. Pour la troisième fois, et de la même écriture, il reçut une lettre : elle était de Nanette. Ce fut la dernière qu'elle lui écrivit. Elle contenait ces mots :

« L'amour vous aveugle. Un mariage avec moi vous ferait déshonorer pour toujours. Vous m'aimer trop pour vous exposer à la honte. Je méprise la plus éclatante de ma tendresse. Je vous aime, » vous et pourtant je vous aime! quand vous recevrez cette lettre, Nanette la bouquetière aura quitté le monde pour toujours. Je laisse à mes parents toute la fortune que j'ai gagnée en vendant des fleurs. Quant au million que vous avez reçu au nom de votre cousine, il est à vous; gardez-le, c'est la dernière preuve d'amour que je vous demande. Épousez Mlle de Craon, rendez-la heureuse; mais pensez parfois à la pauvre bouquetière, qui, du fond de cloître où elle court s'enfermer, prierа chaque jour pour votre bonheur. »

Quelques jours après, l'archevêque de Paris en personne conduisit, avec une grande pompe, Nanette la bouquetière, au couvent des Carmélites; ce fut un événement qui fit grand bruit. Le prince de Courtenay fulilit en mourir. Il fit tout ce qu'il put pour empêcher cette étrange résolution, qui avait fait tout donner, dans une maison d'éducation une instruction recherchée, espérant qu'à quinze ans Nanette saurait reconnaître ses bienfaits. Mais quand la pauvre enfant apprit l'avenir que le régent lui réservait, elle montra une telle indignation et d'une résolution, que le régent, qui n'aimait que les amours faciles, consentit à lui rendre sa liberté, achetant son silence sur sa part de paradis. Ce fut seulement dans le mystère de la confession que Nanette révéla son secret.

Longtemps, aux Carmélites, on alla prier sur la tombe de sour Marie, qui fit, dit-on, plus d'un miracle.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Nous sommes priés de publier la circulaire suivante :

Constantinople 1/13 mars 1849.

Nous avons l'honneur de vous annoncer que le gouvernement de S. M. Impériale, ayant décidé l'établissement d'une banque avec un capital de vingt-cinq millions de Piastres, et nous en ayant nommés directeurs, elle se constitue :

BANQUE DE CONSTANTINOPLE.

Cette Banque escomptera à bureaux ouverts avec de l'effectif les *bonyoz* qu'on lui offrira moyennant trois pour cent de perte au papier jusqu'à concurrence d'un capital, et, elle fournira au commerce pour compte du gouvernement et contre de l'effectif, les lettres de change sur l'Europe nécessaires au maintien de son système monétaire actuel et dont le montant ne pourra être affecté qu'au payement en Europe de ces mêmes lettres de change. Ces opérations garanties par le gouvernement pour dommages-intérêts et frais, le sont de plus par le soudit capital en nos mains de vingt-cinq millions de Piastres.

Agréez, M., l'assurance de notre considération distinguée.

Les Directeurs de la Banque de Constantinople,
J. ALLEON. E. BALTAZZI.

(Correspondances particulières.)

DAMAS, 15 mai.— A l'occasion de la circoncision de son fils, S. Exc. Osman pacha vient de donner pour de réjouissances aux habitans de Damas. Les membres du Medjlis et quelques fonctionnaires du palais ont assisté au premier dîner et ont profité de cette occasion pour offrir au gouverneur-général des présents qu'on évalue à près de cent mille piastres. Les négocians musulmans furent convités pour le lendemain. Ce dernier jour a été consacré aux *Imans* et aux *Cheikhs* de la ville saints; pendant les trois jours de fêtes, le sérail a été constamment illuminé, et la musique n'a cessé de se faire entendre. Tous les danseurs, les sauteurs de corde, tous les escamoteurs de la ville étaient réunis dans la grande cour du palais où ils se sont partagés les suffrages du public accouru de toutes parts pour les voir.

Les routes entre Alep et Damas ne sont pas encore sûres. Les Bédouins, toujours mécontents du gouverneur, à cause de la disparition d'un de leurs chefs, Mahmoud-El-Nasser, ne cessent d'inquiéter les caravanes et les villages situés dans le district de Homs et Hama.

M. Georges Marcopoli, agent consulaire de Sardaigne à Damas, est parti pour l'île de Chio. Avant son départ, il a remis la gérance de son agence à son frère, M. Jean Marcopoli.

ALEP, 29 mai.—Le nouveau moullah d'Alep, Hiry éfendi, est arrivé depuis 3 jours à son nouveau poste. On le dit très instruit dans les langues turque, arabe et persane, il parle même quelques unes des langues européennes.

Cette année-ci encore les Arabes sont venus dévaster et piller nos campagnes, en enlevant même une centaine de chameaux, propriété du gouvernement, et les mules et les tentes envoyés pour transporter à Alep le vizir-lieutenant de cavalerie, Kadir bey, qui était malade à six heures d'Alep, où les chevaux de son régiment prenaient le vert. Rigali pacha, général de division, est déjà parti avec une bonne quantité de troupes irrégulières, et dit que même notre gouverneur, S. Exc. Kismil pacha, partira également pour châtier les Arabes.

Depuis plusieurs jours, une saison très-rigoureuse, accompagnée de fortes pluies, rares à Alep à cette époque de l'année, a succédé à de longues chaleurs que nous avions ressenties au commencement de ce mois, et qui cependant marqué au thermomètre une variation de plus de 9 degrés dans l'intervalle de deux jours.

Jeudi passé, 17 du courant, un israélite, natif de Damas, âgé de 32 ans, a abjuré sa religion, pour embrasser le christianisme; le consul de France à Alep a été son parrain sur le baptême, et a donné à cet israélite, ses nom et prénoms, Edmond-Prosper de Lesseps.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le courrier de Vienne, arrivé hier au soir, nous a apporté des nouvelles de Paris du 25 mai, de Londres du 24, et d'Allema-